

BERNANOS

Suivi de

*Monsieur Ouine*

ARMEL GUERNE



LES CAHIERS DU MOULIN

Tous droits réservés  
2005

## Bernanos (Georges) 1888-1948

De même qu'on ne peut rien comprendre à notre époque si l'on ne sait pas ce que c'est que le diable, comment agit sa présence diluée dans notre temps et son pouvoir énorme de distraction, de même ne percevrait-on point de quelle nature est le génie du seul auteur contemporain qui n'ait guère parlé que du démon, si l'on ne constatait pas d'abord que sa carrière s'est établie en quelque sorte à l'envers : un succès énorme et immédiat assurant au romancier d'abord, dès la parution de *Sous le Soleil de Satan* (1928) et au polémiste ensuite avec *La Grande Peur des Bien-Pensants*, la formidable audience chaleureuse et attentive que l'homme allait nourrir toute sa vie et qu'il allait à mesure honorer de chefs-d'œuvre qu'on ne pourra plus séparer de l'idée de la France, qu'il s'agisse des *Grands Cimetières sous la lune* et des violents ouvrages publiés avant et après la guerre pour ce qui est de la polémique, ou qu'il s'agisse de *Monsieur Ouine* – qui est peut-être le chef d'œuvre absolu du roman –, du surprenant *Dialogue des Carmélites* dont la prose possède une force d'évocation vraiment magique, ou des minces cinquante pages mystérieuses de grâce et de tendresse, de passion et de pureté qui nous conduisent droit au cœur (« L'enfance est ce cœur ») de *Jeanne relapse et sainte*.

La France était dans ses années folles quand apparut *Sous le Soleil de Satan*, ce roman grave et profondément religieux, sans concession à l'intrigue romanesque, au pittoresque superficiel, à la littérature « à la mode », écrit par un homme qui avait attendu la quarantaine avant de s'y mettre et qui sculptait ses personnages sur une épaisseur d'ombre surnaturelle qui leur donnait toute leur dimension, évoquant immédiatement chez les critiques une comparaison avec Dostoïevski. Contrairement à ce qu'on a dit, le succès fut si instantané qu'il précéda le retentissant article de Léon Daudet, dans l'*Action Française*, pourtant écrit quand l'encre du volume était à peine sèche, le 7 avril 1926. Instantané et inexplicable du côté des lecteurs et de l'élite mondaine tout occupés d'autre chose. De même quand parut *La Grande Peur des Bien-Pensants* (octobre 1930) la réputation du polémiste fut acquise d'emblée, bien que l'ouvrage portât sur Drumont dont tout le monde savait qu'il était antisémite et qu'il n'intéressait à peu près personne,

hormis certains cercles politiques. Mais quelle justification lorsque furent écrits, retentissants et prophétiques *Les Grands Cimetières sous la lune* (mai 1938) à propos de la guerre d'Espagne et des lâchetés catholiques ! Il y avait eu *L'Imposture*, *La Joie*, *Le Journal d'un curé de campagne* ; il y avait eu aussi l'accident de moto qui avait, en lui laissant un pied blessé, attaché à sa table cet homme entier, ardent, cet homme immensément vivant, humain, ce croyant puissant, ce chevalier de l'honneur et de l'esprit, ce guerrier toujours au combat, cet écrivain qui méprisait à juste titre les gens de Lettres et la littérature, son univers prudent et frelaté, qui aimait trop la vie pour supporter la vue d'une page blanche et qui, sans ce malheur « providentiel » n'eût peut-être pas continué à écrire, qui n'eût certainement pas réussi le miracle de faire éclater la littérature, de l'intérieur de la littérature, pour demeurer comme il l'est avant tout, un être de vie, un homme dans toute l'humilité grandiose de ce titre oublié, et non pas le personnage que sont, un par un, les auteurs dont le siècle s'honore.

Rien de ce qu'a écrit Bernanos n'est indifférent, non pas parce qu'il est, par la force de l'accent et la chaleur de l'âme, le grand écrivain du siècle, mais parce qu'il est indispensable à qui veut se faire une idée de ce qu'est la France dans ce qu'elle a de meilleur et de pire, comme il est indispensable à qui veut se faire une idée actuelle et exacte, avec ce courage de l'esprit qui permet d'affronter tous les désespoirs, de ce que sont notre présent et son calamiteux avenir, inacceptables hors de l'espérance chrétienne. N'oublions pas que *Monsieur Ouine*, auquel il travaillait en 1933 et qui resta vingt ans dans ses malles de Français en exil par amour de la France, portait un titre terrible : *La Paroisse morte*, devant lequel flanchèrent les éditeurs (1955). *Scandale de la Vérité* (1938) ; *Nous autres Français* (1939) ; la *Lettre aux Anglais* (1940) ; *Le Chemin de la Croix des Ames* et *La France contre les Robots* (1942-1944) écrits à Palma ou au Brésil, *La Liberté, pour quoi faire ?* (1946) après le retour en France, *Le Dialogue des Carmélites*, écrit en Tunisie, sont des lectures qui ont permis à des millions d'hommes du monde contemporain si affreux dans sa substance et dans ses manifestations cruelles, de respirer et de reprendre souffle parfois, quand ils n'en pouvaient plus. Sans doute est-on loin de la littérature, avec cette œuvre accusatrice et reconfortante comme il en est peu. La dernière qui ait fait place à l'âme et à la noblesse d'être

La *Correspondance*, du même accent que l'œuvre, qui est elle-même indistincte de la vie, est en cours de publication.

\*

## Monsieur Ouine

Le roman, quand il est génial, est une œuvre visionnaire qui prend ses matériaux derrière elle, non pas devant. Il n'est donc pas une prophétie, mais la célébration de funérailles. Le roman psychologique de Dostoïevski a enterré par avance la Sainte Russie. La *Comédie Humaine* de Balzac procède à l'inhumation d'une certaine France inséparable d'une tradition royaliste et catholique. Georges Bernanos, romancier catholique, a célébré avec *Monsieur Ouine* le service funèbre de la Chrétienté tout entière. Dans l'angoisse, au milieu des malheurs, il a été occupé pendant plus de dix ans par cette œuvre majeure qui fut assurément pour lui sa plus dure bataille : la terrible descente dans l'enfer tiède du non-amour, l'affrontement horrible de sa contagion dont le monde moderne est indélébilement marqué. Et ce roman, au service duquel le romancier a su mettre toutes ses ressources et la richesse de son univers spirituel sans la moindre complaisance d'auteur, uniquement pour répondre aux exigences intérieures ; ce roman où il n'y a pas une ligne, rien, pas un mot qui ne soit strictement nécessaire à son architecture interne et son cheminement propre, est incontestablement un chef-d'œuvre, si dépouillé, si fort, si inquiétant et remuant une telle masse de grises évidences que l'âme respire, si l'œil ne les voit pas, il use d'une technique si nouvelle qu'il n'a toujours pas été rejoint par la critique déconcertée et par le nombre suffisant de lecteurs qu'il concerne tous directement, personnellement, aujourd'hui et demain. Écrit à partir de 1930, publié au Brésil en 1942 dans une version bâtarde et incomplète, puis en 1946 à Paris, malheureusement dans le même texte, il n'est apparu dans sa vraie version qu'en 1955 ; et si les temps qui ont passé depuis en ont tout confirmé, il reste cependant devant nous, à lire, et non pas derrière.

Les Cahiers du Moulin sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*.  
Ils sont protégés par les lois sur les copyrights.